

**A la mémoire de**

**M. JULES-BERNARD BERTRAND**

**Vice-président et ancien Président**  
**de la Société d'Histoire du Valais Romand**

« La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles »... Et c'est pourtant comme si, dans ses rigueurs, prise parfois d'une secrète pitié pour la pauvre race des humains que sans cesse elle recouche à la tombe, elle se laissait aller à donner à l'un d'entre eux quelque amical et mystérieux avertissement. C'est ainsi qu'en terrassant M. Jules-Bernard Bertrand, elle ne l'a pas surpris. Depuis un certain temps, atteint dans sa santé, il discernait l'ombre de la grande faucheuse qui planait sur lui. Il avait vu ses amis de jeunesse disparaître, les deuils se multiplier dans sa chère cité agaunoise, qui tour à tour perdait les plus représentatifs de ses enfants. Ses dernières notices, ou presque, furent consacrées à d'illustres défunts de cette royale Abbaye où il avait étudié jadis et qui lui restait chère. Il semblait presque déjà détaché de tout. Ses paroles en acquéraient comme un accent plus profond. Certaines d'entre elles rendaient le son d'un dernier message, certains de ses gestes avaient l'apparence d'une disposition de dernière volonté, d'un legs. Nous n'avions pu nous défendre d'un

sentiment poignant lorsque, vers la fin de janvier 1943, de sa chère solitude des Giettes, interrompant la lecture de « Là-haut chantait la montagne », il nous dévoilait discrètement sa lutte contre les atteintes de la maladie et contre la dépression dont elle s'accompagnait, pour nous confier avec une pénétration et une résignation toutes philosophiques : « J'ai déjà eu un ou deux avertissements cet automne... La plupart de mes amis m'ont devancé, l'heure peut bien sonner pour moi aussi de quitter cette « vallée de larmes »... C'est peut-être cette année, c'est peut-être plus tôt ou plus tard : A la garde ! comme disent nos voisins vaudois. » Et, avec une tranquillité souriante qui nous alla droit au cœur, M. Bertrand nous invitait à le venir voir, lors de notre premier passage en Valais, pour choisir parmi ses papiers et ses livres quelque document, quelque ouvrage, doublement précieux par cette intention, en souvenir de lui. N'était-ce point là comme le testament délicat du sage et de l'ami ? Il nous semblait y entendre l'écho des grands vers malherbiens :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde...  
Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre...

Malgré la sollicitude, le dévouement et les soins attentifs d'une épouse opposant, dans une lutte inégale, la force de l'espérance et de la tendresse à la force inexorable de la funeste avertisseuse, son pressentiment, hélas ! se réalisait dans l'année même... « Un peu plus tôt, un peu plus tard... » Trop tôt, combien trop tôt — vous le savez, Vous à la garde duquel il se remettait — non seulement pour les siens, non seulement pour ses amis, mais pour son œuvre et pour son pays ! Car il n'a pu lui donner, car il n'a pu nous donner toutes les richesses approchant de la maturité dont, comme un arbre à l'automne, il était chargé. Dans l'après-midi du 26 août 1943, à la suite d'une nouvelle crise, Jules-Bernard Bertrand, à l'âge de 61 ans, s'endormait dans le Seigneur. En même temps que s'ouvrait à lui un monde dont la souffrance physique et les petites misères seraient bannies, notre historien valaisan trouvait accès dans ce Parnasse du « Valais intellectuel » qu'il avait mis tant de ferveur à édifier, il entrait à son tour dans notre histoire <sup>1</sup>.

\* \* \*

<sup>1</sup> Voir les articles de MM. Jos. Reymondeulaz, A. Marcel et L. Lathion dans le *Confédéré*, de MM. les Chanoines Dupont Lachenal dans le *Nouvelliste valaisan* et Gaist dans les *Echos de St-Maurice*, de M. H. Laeser dans la *Revue*, etc.

M. Bertrand était issu d'une famille originaire de Savoie et qui vint s'établir à St-Maurice vers 1740. Jean-Pétermand Bertrand y fut notaire, et curial de l'Abbaye. Les Bertrand jouèrent un rôle important dans la cité, dont ils acquirent la bourgeoisie en 1804 et où ils poussèrent de solides racines en s'alliant aux Franc et aux Quartéry. Le chanoine Auguste Bertrand, oncle du disparu, fut prieur de l'Abbaye et, en 1888, refusa la mitre qui lui était offerte, laissant une réputation de piété encore vivante. Jules-Bernard Bertrand naquit le 10 juillet 1882, de l'ingénieur Ernest Bertrand, constructeur du bisse de Saxon et auteur du cadastre de plusieurs communes valaisannes, et de Marie d'Angreville, fille de l'historien Jacques-Etienne d'Angreville : Attiré par les sciences, son père avait interrompu la tradition familiale de plusieurs générations de notaires et de tabellions.

Les divers apports de ses origines devaient se retrouver et s'épanouir dans l'âme et l'esprit de l'enfant. Ils sembleront s'y heurter, s'y opposer : mais il saura les concilier, ou mieux les réconcilier en lui, faire aux uns et aux autres leur juste part, en tirer l'unité profonde de sa personne et de sa vie, ordonner toute son activité en fonction de leur service. Sa double vocation sera pour lui une source d'enrichissement, non de dispersion et d'épuisement.

Très tôt, il manifeste la curiosité et la vivacité de son esprit. Dès ses premières années de collège, sa facilité de rédaction est remarquée. Chez lui, il lit avidement la « Bibliothèque universelle », la « Semaine littéraire » et toutes les revues auxquelles son père, qui s'intéressait de près à la vie de l'esprit, était abonné. A l'Abbaye de St-Maurice, où il commence son gymnase, le bon chanoine Bourban s'adonne avec un zèle d'apôtre aux fouilles du Martolet, en expose et publie les résultats. Une atmosphère de découverte joyeuse fait travailler les jeunes cervelles. Les pierres sacrées et les antiques inscriptions, ornant les corridors de l'Abbaye, retiennent au passage l'étudiant qui se penche sur elles et les interroge. Sans doute caressait-il furtivement ces vestiges patinés des siècles et s'efforce-t-il de déchiffrer leur message lapidaire. Et sans doute en reçoit-il de muettes et décisives confidences. A la même époque, la « Société helvétique » de St-Maurice tient des séances qui impressionnent fort notre futur historien et ses camarades imberbes, il nous en a laissé l'aveu, « par la personnalité des conférenciers, par leur enthousiasme, par la courtoisie et l'élégance du ton qui les caractérisaient ». Aussi nos jeunes auditeurs rentrent-ils à l'Abbaye, à la fin de ces

nobles travaux, « fiers de la concurrence que faisait à Paris leur bonne ville de St-Maurice ». Heureuses impressions ! C'est, pour ces adolescents, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, c'est l'Académie tout court, ou c'en est du moins le vestibule, que l'Agaurne de ce temps ! Quoi d'étonnant si ceux d'entre eux les plus propres à recueillir ces images, doivent en rester marqués ?

Quoi qu'il en soit, Jules-Bernard Bertrand ne tardera pas à se distinguer par un amour très vif des sciences naturelles, et aussi par un sentiment non moins vif et un respect très grand du passé. Il aura, avec la passion des secrets de la nature et de l'histoire, celle de la recherche scientifique. Il se penchera, pour pénétrer ces secrets, et sur la nature elle-même, puisqu'elle continue à vivre devant nous, et sur les témoins de l'histoire, puisque ce sont eux qui gardent et nous transmettent la palpitation et l'explication de la vie passée.

Ces tendances, commandées, canalisées par la naissance et l'éducation, décideront de la carrière et, débordant la carrière, de la destinée de l'homme. Ses études aux collèges de St-Maurice et d'Einsiedeln terminées, Jules-Bernard Bertrand se voue à l'étude de la pharmacie : en 1907, il se classe en tête de sa promotion à l'université de Lausanne. Il s'établit d'abord, après différents stages, à Chexbres, sur ce magnifique balcon du Léman d'où s'aperçoit la porte rhodanienne. En 1933 enfin, au bout de longues années, répondant à cet appel du pays que, semblable à tant d'autres, il ne cessait d'entendre en lui, il revint à sa ville natale, où il reprit la pharmacie Rey, qui faisait partie du décor familial de sa rue principale aux belles demeures. Lui-même s'installait, au milieu de ses collections d'estampes, de livres et de papiers patiemment rassemblées, dans l'une des plus belles de ces demeures, la maison De Bons, où il retrouvait toute la tradition agaunoise et, d'emblée, le cadre le mieux fait pour lui convenir. Et, pour se délasser des travaux de son officine et de ses archives tout en sacrifiant encore à son goût pour la nature et pour la flore, il avait établi, aux abords de son chalet des Giettes, un jardin botanique alpin développé avec autant de compétence que d'amour : humble et riant parterre où semblaient pousser ses « Fioretti » à lui, où il cueillait la joie terrestre en même temps qu'il rendait louange à la beauté de la Création.

Mais, tout en restant attaché à sa profession jusqu'à sa mort, il ne s'en contenta pas. Il ne pouvait borner son activité et ses talents à ces fonctions de tout repos. Ses autres dons demandaient, exigeaient de fleurir en lui. Ses voix intérieures, celles de sa lignée

paternelle et maternelle, parlaient trop haut. Elles emplissaient les heures de silence et de méditation passées derrière son comptoir. Puisqu'il en avait le loisir et aussi bien le ferme désir, il lui fallait, ses ordonnances déchiffrées et préparées, revenir à ses vieux textes, leur arracher leur sens, faire jaillir de ces lettres mortes, vivante, l'histoire ! Comme son père le constructeur de bisses, il suivrait la veine féconde au cœur du pays valaisan ; comme ses ascendants paternels, il éplucherait les actes et les cadastres villageois : mais il ne le ferait plus en géomètre ou en notaire, il le ferait, à l'exemple du grand-père d'Angreville, en animateur et en historien ! Il ferait parler les voix qui s'étaient tues. Il dirait les travaux et les jours, il dirait notre persévérance et, jusque dans nos misères, notre grandeur.

Son premier acte d'annaliste fut, en effet, le fruit d'une pensée généreuse ; il lui fut dicté par ce souci de justice et ce besoin de servir qui devaient, nous le verrons, jusqu'à son dernier souffle, porter et accroître son œuvre. Humilié, confus et froissé, avouera-t-il, des préjugés qu'il voyait régner à l'endroit du Valais, de l'injuste oubli ou de l'injuste dédain dans lequel étaient tombés, aux yeux du présent, tant de ses compatriotes dont la mémoire méritait sans doute mieux, il conçut, en manière de protestation et de réhabilitation, une vaste étude sur « le Valais et son développement intellectuel à travers les âges », étude qui éveilla l'attention et qui, lors de l'exposition cantonale de Sion en 1909, fut éditée malgré son auteur. Les pouvoirs publics ne se trompaient pas sur la valeur et la portée de ce témoignage. Cet ouvrage eut un grand retentissement ; il marque une date et un tournant. Par là, Jules-Bernard Bertrand non seulement inaugurerait sa carrière d'historien, mais prenait rang de précurseur. Comme l'a justement relevé l'un de ses biographes les plus qualifiés, son actuel successeur à la présidence de notre Société d'histoire du Valais romand, il n'est pas exagéré de dire que cette publication « ouvrit un sillon nouveau dans les recherches sur l'histoire valaisanne ». Désormais, le branle était donné. La Muse de l'histoire allait, de ce côté de la Raspille, revenir s'asseoir parmi nous.

\* \* \*

Ce thème qui lui tenait à cœur, Jules-Bernard Bertrand ne devait cesser de le reprendre et de le développer, avec quelle ampleur d'information, quelle verve et quelle fécondité ! A son « dictionnaire des personnalités valaisannes », comme il l'appelait avec sa simplicité

coutumière lorsqu'il consentait à nous en entendre parler, il ajoutait patiemment, année par année, une page, un nom, une figure nouvelle. Hommes d'Etat et grands seigneurs, généraux ou simples citoyens, abbés et chanoines, pédagogues et inventeurs, écrivains, artistes, hommes de science, médecins, toute une galerie de portraits, d'une variété prodigieuse (on le reconnaîtra un jour) s'animait, se pressait, se bousculait sous sa plume, pour prendre place, au premier ou au second plan, mais chacun avec sa physionomie bien marquée, dans la fresque du Valais qu'il ébauchait à grands traits, un peu hâtifs, un peu désordonnés mais toujours pleins de naturel et de vie, au gré des circonstances ou des découvertes, de l'actualité ou du hasard, de son plaisir ou de sa fantaisie. Son « Valais intellectuel », Jules-Bernard Bertrand l'avait refait, complété et enrichi à tel point que, depuis une année ou deux, nous le pressions de le reprendre et de le refondre, pour en faire le véritable monument d'un solide airain dont il avait ainsi rassemblé tous les éléments, et qu'il était le plus désigné pour nous laisser. Combien vif est notre regret que d'autres tâches, que la fuite du temps et le déclin des forces privent notre pays de cette œuvre d'envergure qu'il faudra lire et reconstituer par fragments, au lieu de la goûter dans la souveraine autorité, dans la convaincante évidence de son ensemble ! Qu'il eût été significatif de voir notre ami laisser à son pays, pour héritage, l'œuvre capitale de justice collective, amplifiée et portée à sa forme définitive par le travail de toute une vie, dont il lui avait offert les prémices le jour où il s'essayait aux premiers travaux de l'historien !

Là n'est pas notre seul regret, car d'autres ouvrages importants, que nous attendions de lui, sont restés sur le métier. On nous a, de divers côtés, donné l'assurance que son « Histoire du Valais au XIX<sup>e</sup> siècle » était écrite. Elle devait être le digne pendant de la précédente entreprise. Du moins, ici encore, les éléments en étaient-ils réunis et, pour certaines parties, mis en forme. La naissance, le programme et les débuts de la Jeune-Suisse, la fondation de la Vieille-Suisse, la revision du Pacte fédéral et ses répercussions, la régénération valaisanne et le centenaire du Grand Conseil, autant de fragments ou de chapitres qui en ont paru déjà. Cette époque, Jules-Bernard Bertrand la connaissait mieux qu'homme qui soit. « Un malin hasard avait voulu qu'il fût à la fois petit-neveu du ministre Joseph-Hyacinthe Barman, président du 1<sup>er</sup> Grand-Conseil, l'un des chefs du mouvement novateur au XIX<sup>e</sup> siècle, et petit-fils de Jacques-Etienne d'Angreville, secrétaire de la « Vieille-Suisse ». Son

cœur, ses traditions, ses souvenirs de famille, tout l'inclinait naturellement à se faire l'historien des événements de ce temps. Il devait en être l'annaliste-né. Il leur avait voué une étude particulière ; il avait multiplié sur eux recherches, articles et travaux préparatoires ; il avait constitué toute une mine de documents personnels qui faisaient revivre et éclairaient cette période de notre développement national. On a émis le vœu de voir cette « Histoire » paraître un jour. Qui ne s'y associerait de tout son cœur, et, au besoin, de tout son pouvoir ? Nous souhaiterions qu'il fût donné à la Société d'histoire du Valais romand d'y prêter son appui. Pussions-nous recueillir encore quelque dernier fruit détaché, dans sa saveur arrivée à maturité, de l'arbre abattu !

Mais, sans attendre la réalisation de ce vœu pie, sans attendre que ces sortes de « mémoires d'outre-tombe » nous soient donnés, on peut dire que l'œuvre d'historien de Jules-Bernard Bertrand est l'une des plus considérables qui se soient édifiées chez nous. L'auteur lui-même se souciait assez peu d'en dresser l'inventaire et d'en mesurer l'étendue. Il nous avouait n'avoir ni mémoire ni trace de nombre de feuillets épars au vent des jours. La « Bibliographie » qu'a établie, avec un soin dont nous lui savons gré, notre collègue M. Léon Imhoff, donne une idée de l'abondance, de l'importance et de la diversité de cette production. L'éloquence de cette simple nomenclature se passe de commentaires. L'activité de M. Bertrand s'est étendue à tous les domaines. Tout ce qui mérite de survivre fut, pour son esprit infatigable, matière à résurrection. Rien de ce qui est valaisan ne lui est étranger. Le passé de Saxon, de St-Maurice, de Mex, de Vérossaz et de Monthey ; la vie des tribunaux, la vie politique, la vie religieuse et la vie militaire ; le théâtre populaire, la musique, la presse, les lettres et les arts ; le commerce, l'industrie, l'artisanat et l'hôtellerie ; la santé publique, la médecine et la pharmacopée ; l'histoire et la légende, la biographie et l'hagiographie, le folklore et l'anecdote, tout le sollicite, tout le retient, il jette des lumières et nous instruit sur tout. Ce n'est pas seulement le grand Gaspard Stockalper de la Tour, le général de Nucé, l'historien et l'inventeur de Rivaz ou le peintre Ritz, mais c'est Farinet, c'est Du Rochey et c'est Pedzillon même qu'il a voulu faire revivre et qu'il cite à la barre de l'histoire. Si l'on feuillette la collection des « Annales valaisannes » dont il fut, pendant si longtemps, le rédacteur et l'âme et dont il n'est pour ainsi dire pas un fascicule qui ne lui doive quelque chose lorsque ce n'est pas tout ou presque tout ; si l'on feuil-

lette les « Cahiers valaisans de folklore » et les « Archives de la Société suisse des traditions populaires », l'« Almanach du Valais », les « Echos de St-Maurice » et le « Confédéré » dont il était un collaborateur fidèle, on se rendra compte que son labeur et sa compétence, son savoir, son entrain et sa foi, son dévouement et son désintéressement, furent immenses. En vérité, Jules-Bernard Bertrand s'est dépensé sans compter, il s'est donné sans compter à sa tâche et à son pays ; ce fut, dans sa modestie, un grand citoyen, et les honneurs ou les remerciements trop discrets, trop mesurés dont il fut, comme par une distraction ou un tardif remords du destin, le juste objet, lui étaient certes bien dus ! Quelle âme bien née n'eût applaudi lorsque, en 1937, le Conseil d'Etat du Valais lui confia le poste de sous-préfet du district de St-Maurice, poste purement honorifique, certes, mais qui précisément l'honorait, donnait à sa personne une sorte d'investiture publique et le désignait à l'estime de tous ? De même tous ses amis, et la Société d'histoire du Valais romand en particulier, se réjouirent-ils de voir, en 1942, la Société suisse des traditions populaires l'appeler à sa vice-présidence, en reconnaissance de ses mérites, qu'il était le dernier à mettre en évidence.

\* \* \*

Mais c'est à la Société d'histoire du Valais romand que M. Bertrand devait donner le meilleur de lui-même, et jusqu'au bout de ses forces. Il l'aima comme un être de chair, avec une sollicitude et des soins jaloux, un peu comme on aime son œuvre ou son enfant. Dès le temps où il réveillait chez nous la Muse de l'histoire et sonnait le ralliement du « Valais intellectuel », il avait lancé l'idée d'une société bas-valaisanne d'histoire. Lui qui avait assisté, tour à tour admiratif et attristé, aux fastes et à la disparition de l'« Académie » de St-Maurice ; lui qui, partout où il passa, fut un animateur et qui pendant quinze ans servit de secrétaire à la Société de développement de Chexbres dont il publia un guide ; lui qui fut fondateur et membre d'honneur du « Vieux Lavaux », créateur du musée de St-Maurice et membre d'honneur du « Vieux Monthey », pouvait-il ne pas jouer un rôle prépondérant dans l'essor de la Société qui fut celle de son cœur et de sa vie et qui, aujourd'hui, rend à sa mémoire un hommage ému et lui exprime, avec la reconnaissance d'un attachement si fidèle, son propre attachement ? Le « grain de sénévé » (comme on l'a appelé) qu'il avait lancé d'une main amoureuse en



1909, était tombé dans la bonne terre. Mais il lui fallut longtemps pour germer et s'épanouir à la lumière. Quand, en 1915, repris par quelques amis dont son cher Pierre Bioley disparu avant lui, le projet ancien put enfin se réaliser, Jules-Bernard Bertrand apporta son concours entier à la jeune Société dont il devait bientôt devenir la pierre d'angle. Sagement, sûrement, il reconnut, il souligna, il fit reconnaître que la nouveau-née ne devait pas servir des tendances, mais le Pays, qu'elle ne devait avoir en vue que l'intérêt général, sans aucun esprit de parti et de région, qu'elle ne pourrait vivre que du souffle et des forces de tous. Il contribua par là grandement à l'engager dans la voie qui devait être celle de l'harmonie, de la vigueur et du succès. Le 7 octobre 1917, la Société d'histoire du Valais romand l'appela à entrer dans son comité, auquel il devait appartenir pendant plus de vingt-cinq ans sans discontinuer et dont il ne sortit qu'en sortant de la vie. Le 7 décembre 1919, déjà, elle l'avait élu à sa présidence, où il demeura et fit œuvre féconde pendant six ans. Le 13 décembre 1932, à la suite du décès de ses collègues, les regrettés Maurice Gabbud et Joseph Morand, qui ouvrait une brèche si sensible dans notre édifice directeur, cédant aux instances qui lui étaient faites et n'écoulant que ce qu'il considérait comme un devoir, il acceptait, à côté des lourdes fonctions de rédacteur des « Annales », assumées depuis 1929, de se charger de la vice-présidence, où il fut le bras droit de son successeur à la présidence et de son ami, feu le Dr Eugène de Cocatrix. Il devait, jusqu'au dernier jour, assurer ces fonctions dans lesquelles il avait pu donner à notre Société la mesure de son dévouement. En juillet 1942, elle avait pris l'initiative de fêter ses 60 ans et de rendre un hommage public à ses mérites, à ses talents et à ses travaux. Ce fut, après le 25<sup>e</sup> anniversaire de la Société qu'il eut la joie de contribuer à organiser et qui lui montra la pleine vitalité de l'œuvre jadis rêvée, l'un des derniers rayons de son couchant : A l'assemblée du 29 mai 1943, il ne devait plus paraître, et c'est par l'organe d'un ami que sa suprême étude nous fut révélée, ne nous apportant plus, déjà, que l'écho de sa voix, aujourd'hui éteinte pour toujours, mais qui ne se taira plus. La perte d'une telle personnalité, et qui remplit ici de si multiples et précieuses activités, laisse un vide profond parmi nous. Nous garderons, avec le sentiment toujours renaissant de son regret, celui, toujours vivace, de la déférence et de la gratitude qui lui sont dues.

Jules-Bernard Bertrand aimait avant tout son pays, la science et l'histoire ; il a voulu les servir sans souci d'avantage matériel, de vanité ou de gloriole, et il les a bien servis. Toute son ambition était pour eux, non pour lui-même. Il brûlait du feu sacré, sans nulle flamme égoïste. Dès son coup d'essai, dès sa « défense et illustration » de 1909, il montrait quel devait être l'objectif de sa vie. Celle-ci fut une recherche ardente, un labeur de tous les instants dans l'exclusif dessein de faire rendre justice à son canton, de le mettre à sa vraie place, à la place d'honneur. Il concevait ses travaux d'historien bénévole comme une mission, comme un service public. Et il n'y a jamais failli. Loin du bruit, loin des récompenses, à côté de ses obligations professionnelles et de ses occupations quotidiennes il « écrivait » comme il aimait à dire, il poursuivait, en véritable bénédictin laïque, ce que nous appellerons sa tâche plutôt que son œuvre, puisqu'il avait moins le souci, nous l'avons vu, de cette œuvre comme telle, comme monument achevé dans sa forme et ses proportions, que de sa mission de défricheur, de découvreur et d'entraîneur. Il nous faisait penser à ces premiers moines qui abattaient les arbres, enseignaient les premiers champs, traçaient le premier plan de l'asile humain, édifiaient le premier clocher et ouvraient la première école, sauvaient et transmettaient la culture et la foi : D'autres pourraient venir ensuite qui, continuant l'entreprise du fondateur sans lequel tout cela n'eût sans doute pas été, auraient le loisir et les moyens d'orner l'église et d'y mettre les orgues, de construire la bibliothèque et d'y mettre les ouvrages définitifs. Pour toute une génération, qu'elle l'avouât ou non, Jules-Bernard Bertrand fut un guide et un exemple. Alors qu'il aurait pu se borner à cultiver son jardin, à faire servir tout son temps, tout son savoir et toutes ses acquisitions à la seule édification de son propre bien, son naturel généreux l'emportait sans cesse, et nul n'a vainement frappé à sa porte pour lui faire un emprunt, si précieux fût-il. Avec quelle joie il voyait d'autres esprits s'ouvrir à la curiosité de l'histoire, avec quelle libéralité, avec quel désintéressement non seulement il les encourageait et les conseillait, mais leur dévoilait, leur livrait même ses propres richesses ! Nous avons eu le privilège, et nous ne l'oublierons pas, d'en faire l'expérience dès la préparation de notre doctorat, alors que nous n'étions pour lui qu'un jeune étudiant inconnu. De ses renseignements, de son érudition, de ses archives, comme il était prodigue ! Combien, depuis, lui avons-nous envoyé de chercheurs, d'étudiants, de correspondants en quête d'une référence, d'une date, d'un fait,

d'une précision ! Pour nous, c'est dès ce moment de nos études, où nous avons vraiment pu connaître ce cœur et cet esprit d'une qualité rare, que date une amitié spirituelle fondée sur la plus haute estime, et qui fut notre fierté avant de nous dicter ce témoignage de piété et de justice.

Car Jules-Bernard Bertrand a été trop souvent méconnu. Esprit mordant et volontiers caustique, ayant ses idées et son franc parler, ne cachant ni ses amitiés ni ses inimitiés, il semait les boutades et les mots à l'emporte-pièce. Comme on l'a dit, il aimait à assaisonner ses jugements de sel — et même d'un peu de poivre à l'occasion. Il n'était pas un bénisseur et n'eut pas que des thuriféraires. Sa plume, toujours alerte, toujours aiguisée, et qui égratignait souvent le papier en courant, égratignait parfois aussi ceux qu'elle prenait pour thème. Il n'était pas de ceux qui pensent que la parole et l'écriture ont été données à l'homme pour dissimuler sa pensée. Ce qui lui paraissait juste et ce qui lui paraissait critiquable, il le disait, il l'écrivait, il l'eût proclamé sur les toits au besoin, dans sa droiture intransigeante. Il se plaisait, suivant un exemple fameux, à « faire sonner les vérités comme des éperons ». Et tant pis pour ceux qui ne s'en accommodaient point, et tant pis pour lui-même en tout premier lieu s'il fallait en pâtir ! Il n'y avait qu'à se hérissier, à se mettre en boule si un monde incapable d'entendre ses vérités, réagissait de travers ! Mais, sous ces dehors, Jules-Bernard Bertrand cachait un cœur plein de délicatesse et de sensibilité. Nous sommes même persuadé que, lorsqu'il se mettait ainsi en boule et sortait ses piquants, c'était par un mouvement naturel de pudeur et de défense, pour voiler et préserver cette sensibilité. A tout propos cependant la manifestation lui en échappait. La chaleur, la conviction, le frémissement de tous ses écrits ne la trahissaient-ils pas ? Et quels traits exquis ses familiers ne pourraient-ils en relater ? De quelle délicatesse n'était-il pas capable, celui qui songeait à envoyer dans leur fraîcheur et leur éclat printanier, vivement enveloppées dans une boîte de pharmacie, les premières fleurs de la montagne valaisanne, à l'ami lointain qui gardait la nostalgie de son horizon montagnard et de cette flore dont s'enchantait son enfance valaisanne ? Et ne vit-on pas cet homme, sexagénaire, verser des larmes de véritable douleur devant le clocher mutilé, devant la plaie béante de la royale abbaye d'Agaune, dans ce jour de deuil dont chacun de nous se souvient et dont se dresse toujours à nos yeux le muet rappel ? Quelques hommes peut-être, et les anges sûrement, ont surpris ces gestes furtifs qui livrent l'âme,

vous ont recueillies et sauvées, humbles gentianes si légères dans votre boîte ficelée d'une main malhabile, émouvantes larmes d'homme mûr aussitôt effacées, qui pèserez votre poids d'or, votre juste poids dans les balances de l'éternelle Justice ! Car Jules-Bernard Bertrand n'aimait rien tant que la justice. Comme tant de nos compatriotes dont c'est le tuf du caractère, il était de ceux qui ont « faim et soif de justice », qui sont passionnés de justice. Et il sera de ceux proclamés bienheureux parce qu'ils ont souffert pour la justice.

Les hommes l'avaient en effet plus d'une fois déçu et blessé. Non qu'il le fût dans son amour-propre, car il était sans petitesse, mais dans cette faim, dans cette soif idéales et presque ombrageuses, d'une exacte rétribution. Il eût voulu peser tous les actes humains sur un fléau quasi divin. Il demandait moins qu'on lui rendît justice (sans doute pressentait-il que l'avenir paie à cet égard la dette du présent), mais qu'on ne commît d'injustice pas plus à son endroit qu'à l'endroit de quiconque. Il souffrait dans un sentiment parfaitement noble et parfaitement légitime lorsqu'il pensait qu'un chroniqueur, un journaliste pillait avec désinvolture le « petit potard », comme il nous le dit un jour en mêlant à son ironie habituelle une nuance d'amertume, pour s'acquérir de faciles succès, marchandés à celui qui, en réalité, y avait droit. Et combien aussi ne s'est-il pas tourmenté parfois, de voir certains de ses compatriotes minimiser un peu systématiquement son vaste et constant effort, en affectant de le taxer de dilettantisme, de mettre en doute la sûreté de sa documentation ou même l'impartialité de son esprit ! Comme si la facilité, l'abondance et l'humour excluaient la solidité et le sérieux ! Comme s'il fallait nécessairement être ennuyeux et pédant pour être savant ! Comme si l'on pouvait, enfin, se faire le narrateur d'une période de troubles civiques et de luttes intestines telle que celle où se heurtèrent, avant de trouver l'équilibre et la pacification, les régimes politiques du Haut et du Bas-Valais, la Jeune et la Vieille Suisse, sans devoir rappeler certains épisodes délicats et même douloureux, sans risquer de froisser quelques susceptibilités, d'indisposer ceux qui, dans leur rappel, voient une attaque, un blâme, ou du moins un impair, une manifestation déplacée ! Mais on ne jette pas le manteau de Noé sur l'histoire — ou sinon l'on cesse d'écrire l'histoire. Celle-ci n'est pas l'art d'éluder, mais de montrer et d'expliquer. Certaines vérités sont difficiles à discerner, plus difficiles à dire, et plus encore à entendre. Il y faut, de part et d'autre, une solide estime réciproque, et du courage. Du moins pouvons-nous attester et avons-nous le de-

voir d'attester que Jules-Bernard Bertrand fut un homme et un écrivain d'entière bonne foi. Sa sincérité fut toujours absolue. Il était la conscience même. Quand il put sembler se faire le champion d'un parti, il n'était que le champion d'une idée, répondant à sa conviction. Il ne fut jamais un partisan, un fanatique. Ainsi qu'il avait réconcilié en lui des tendances ancestrales et familiales divergentes, il voulait réconcilier les courants historiques de son pays dans l'œuvre harmonieuse du présent. Il ne rechercha toujours que la vérité et la justice : il voulait arriver à celle-ci par celle-là, et, par elles deux, à l'union dans la paix scellée. Ses exposés, nous l'avons dit à propos de son étude sur la Régénération valaisanne et le centenaire du Grand Conseil, devaient tous aboutir à cette grande et salutaire leçon. Il manqua parfois peut-être un peu de l'art de farder ou d'émousser (nous avons un peu tous, par ici, notre tempérament qui ne transige pas, et le ciel rejette d'ailleurs les indifférents et les tièdes), mais il ne put consentir à celui de travestir ou d'escamoter : s'il ne fut peut-être pas un diplomate, Jules-Bernard Bertrand fut incontestablement un probe historien. Le tombeau ne le prendra pas tout entier. Là, comme l'a dit encore le vieux Malherbe,

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,  
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :  
Comme ils n'ont plus de sceptre ils n'ont plus de flatteurs...

Celui, pourtant, qui n'a pas vécu pour conquérir des domaines et imposer sa loi, mais uniquement pour proclamer les droits, la primauté et la vie de l'esprit, celui qui n'a visé nul sceptre et ne s'est point soucié des flatteurs, a travaillé pour l'avenir. Nous le savons, son nom vivra. Les Républiques, quoi qu'on dise, ne sont pas toujours ingrates.

\* \* \*

Déjà l'unanimité s'est faite dans ce grand concours de peuple et d'autorités, civiles et religieuses, qui tint à conduire Jules-Bernard Bertrand à sa dernière demeure. Il repose, enfin apaisé, dans cette Agaune et au pied de ces rochers de Vérossaz qu'il a chéris et dont il fixa, pour la postérité, l'histoire et la légende. Ce visage aimé du pays natal, ce visage austère comme celui des saintes et des mères de chez nous, penché sur lui, le veille et lui sourit. A cette heure où nous écrivons, il doit entendre les cloches de la cité annoncer Noël,

l'enceinte de rochers répercuter et le ciel gravement répandre le son de la « Zonzebron » qui berçait sa lointaine enfance et qu'il évoqua, dans ses souvenirs sur St-Maurice, avec une si visible émotion. Et là-haut dans le vignoble, à Chexbres, sans doute la petite cloche tinte-t-elle aussi dans la chapelle que, lors de son séjour, il prit l'initiative de faire construire, et où venaient s'agenouiller les effeuilleuses valaisannes. Que cette voix céleste lui apporte le message angélique et la promesse de paix donnée aux hommes de bonne volonté. Car nous savons combien la fin de sa vie mortelle fut assombrie par l'image de ces temps de folie et de fureur guerrières, combien il était hanté par la destruction de tant de richesses, d'œuvres, de foyers, de choses belles ou touchantes lentement édifiées par les générations, et pour lesquelles il lui semblait seul bon et digne de vivre. Blessé dans son amour, il se déprenait d'un monde qu'il jugeait condamné et sans attrait, et auquel, vivant encore, il se sentait n'appartenir déjà plus. « *O beata solitudo — sola beatitudo !* » semblaient répéter les missives, de plus en plus rares, qui nous parvenaient des Giettes. Là-haut, il semblait déjà sur le promontoire de l'autre monde. Lui, qui toute sa vie, s'était tourné vers le passé pour en dégager les leçons, qu'entrevoyait-il en interrogeant l'avenir ? Qu'était devenu, qu'allait devenir tout ce qu'il avait aimé, tout ce pourquoi il avait vécu et travaillé ici-bas ?

Et pourtant, l'espérance ne meurt jamais dans le cœur de l'homme. Chaque nativité en répète l'admirable cri. La vie ne cesse de renaître et de retrouver ses droits, la terre de refleurir et de porter ses fruits, — et l'historien, le chrétien, le savent mieux que quiconque. Jules-Bernard Bertrand, malgré tout, n'a pas voulu désespérer. Dernière entrevue, dernier écrit, dernier vœu, vous nous en donnez la consolante certitude ! La dernière fois où nous le rencontrâmes, au milieu de ses gravures et de ses chers papiers, dans ce logis où veillait une présence discrète qui semblait participer de la noble quiétude du lieu, nous eûmes la joie de voir étinceler, dans la causerie, son esprit franc, doré, savoureux, passionné comme ce vin du terroir qu'il versait dans nos verres. Sur l'œuvre de sa vie, sur sa bonne ville de St-Maurice, sur l'Abbaye, sur ses amis, sur ses adversaires ou ceux qu'il croyait tels, il nous tint des propos pleins de sérénité, comme s'il jugeait tout, déjà, du seuil de l'au-delà. La pointe qu'il décochait en passant l'amusait lui-même, et il reconnaissait, de bonne humeur, qu'il ne la lançait que pour le plaisir de la sentir vibrer et sans y mettre malice. Il nous parut, en le quittant, avoir recueilli

sa vérité profonde, sa philosophie du bien et du mal, emporter sa leçon de la vie, son testament spirituel. Il s'était livré tout entier, et c'est ainsi qu'il devait, pour nous, entrer dans l'éternité. Dans le dernier article qu'écrivit sa main avant de se reposer pour toujours, après avoir évoqué les récents deuils de l'Abbaye, comme nous l'avons rappelé plus haut, il en avait évoqué la continuité et l'exultation en célébrant l'élévation de Mgr Haller, son nouvel Abbé : N'est-il pas symbolique et providentiel que notre ami ait voulu rompre l'épais silence qui déjà s'apprêtait à l'envelopper, pour un suprême message qui fût un message de foi, d'espoir et de confiance dans la pérennité des institutions humaines remises aux insondables desseins de Dieu ? Enfin, l'un de ses derniers vœux, qui semble exhalé dans le sourire de l'âme et du ciel, fut qu'on entretînt son petit jardin rustique des Giettes en mémoire de lui : Quelle force dans la croyance à la survivance spirituelle de l'être, à la douceur et aux promesses des printemps et des étés à venir ! En nous quittant, Jules-Bernard Bertrand croyait aux mains d'enfants qui cueilleraient à leur tour les fragiles et impérissables fleurs d'un jour, il croyait aux mains d'hommes qui cueilleraient avec respect, sympathie et gratitude les fruits durables de toute une noble vie.

Jean GRAVEN



JULES-BERNARD BERTRAND  
1882 - 1943